

La politique environnementale des « justes » et des « juifs-durs » dans le roman concentrationnaire

Par : Séverin NGAKOSSO

Introduction

Si, comme l'admet Sylvie Korkaz dans *Ma Jolie Palestine*, ouvrage consacré à la défense et à la valorisation de ses frères palestiniens, « le vrai synonyme du vocable environnement c'est l'homme, c'est-à-dire qui dit défense de l'environnement dit à vrai dire défense de l'homme et non de la nature »¹²⁰ ; notre analyse se propose de mettre en relief la défense de l'être humain persécuté ou martyrisé par des bourreaux. En effet, dans le roman concentrationnaire, encore appelé roman des camps ou roman de la Shoah, il y a des personnages qui passent le plus clair de leur vie à défendre les victimes juives pour leur éviter l'extermination nazie en dehors ou dans les camps de concentration ou d'extermination. Leur politique environnementale consiste à défendre le Juif dont la destinée est de vivre dans un pays de cocagne au sein duquel la nature sera quitte ou exempte de la pollution. C'est cet eldorado que Lionel Chouchon décrit avec maestria dans son roman *Tout juif or not tout juif* :

« C'est un pays pur et cocasse (...)
où les gens vont s'aimer de juif à juif (...)
se plaire, se distraire entre juifs ...
Un pays où le boulanger sera juif...
Et juifs
seront le conducteur de l'autobus
Et les passagers de l'autobus (...)
Le jardinier (...) sera juif.
Le menuisier sera juif ...

¹²⁰Sylvie Korkaz, *Ma Jolie Palestine*, Paris, Denoël, 1972 ; p. 67.

Et le plombier sera juif.
Et la sage-femme (...)
Et la préposée à l'État civil (...)
Le banquier sera juif.
L'épargnant sera juif (...)
L'économe, le boursicoteur seront juifs (...)
La réceptionniste de l'hôtel le sera.
Le liftier de l'ascenseur le sera aussi (...) »¹²¹

Ces protagonistes romanesques sont, selon leurs rôles, communément nommés "Justes ou Philosémites", "Juifs-Durs ou Hassidim".

I - La politique environnementale des "Justes ou Philosémites"

Dans notre corpus, notamment durant les jours sombres connus par les Juifs sous Hitler, leurs délations sont courantes. De nombreux antisémites pactisent avec les nazis pour leur livrer cette "engeance" dont la finalité est d'être exterminée. Joseph Joffo qui a vécu comme gamin juif dans une France contrôlée par les hitlériens et les vichyssois admet dans son roman *Un Sac de billes* que lors de la Shoah, « il y a des arrestations nombreuses des Juifs opérées sur dénonciation. »¹²²

En revanche, les défenseurs des Juifs, peu nombreux, sont souvent l'objet de violentes récriminations antijuives. Une infinité de romans présentent l'hitlérisme comme un régime très répressif et dur à l'égard des individus qui acceptent de les protéger pendant ce génocide. Au sein de certains d'entre eux, malgré la forte hostilité éprouvée envers les Juifs, quelques personnages non juifs ne se défont pas de leur panache pour cacher et défendre ces derniers. Le corpus souligne que les efforts des Juifs conscients du danger pour échapper à la traque organisée dans toute l'Europe par les nazis en particulier et les antisémites en général sont secondés par des individus bienveillants et par des institutions. Ces protagonistes sont considérés comme des parangons de bravoure et sont appelés "Justes" ou "Philosémites"¹²³.

D'après André Neher dans *L'Identité juive*, « être Juste ou Tsaddik (en yiddish) ne signifie pas seulement accomplir le Bien envers un quelconque Juif ou un groupe de Juifs en proie à la détresse, mais, de plus, transmuter le Mal en Bien...Est Juste

¹²¹ Lionel Chouchon, *Tout juif or not tout juif*, Paris, Albin Michel, 1987, pp.242-244.

¹²² Joseph Joffo, *Un Sac de billes*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1994, p.217.

¹²³ Claude Dumond, *La Shoah: notre société en question*, Saint-Amand-Montrond, PEMF, 2005, p. 59.

quiconque accepte d'être le sourcier de la Lumière perdue. »¹²⁴ Parce que "Juste" est le synonyme de "Philosémite", c'est-à-dire une « personne non juive qui non seulement refuse de collaborer avec les nazis ou les antisémites, mais aussi et surtout contribue à sauver ses concitoyens juifs »¹²⁵ ; nous emploierons indifféremment ces deux termes dans la présente analyse.

Nous allons illustrer comment les Juifs, loin de subir la Shoah, cherchent refuge auprès des "Justes" ou "Philosémites" et se font protéger par eux. Outre la philanthropie ou l'humanisme des "Justes", nous évoquerons alternativement les menaces, les tortures et les meurtres subis par ces personnages qui, non contents des a priori consistant à débarrasser le sol européen d'indésirables de tout acabit, refusent véhémentement de livrer les Juifs aux mains de leurs oppresseurs.

I-1- Philanthropie des "Justes ou Philosémites"

Nombre de romans de la Shoah regorgent de récits évoquant des personnages courageux qui, sans craindre les antisémites, arrachent les Juifs de leurs griffes ; des protagonistes qui, pour la plupart agissent spontanément, sans aucune préparation, parce que se présente devant eux l'être en détresse qui ne peut avoir la vie sauve que grâce à un acte de courage, comportant de graves risques. Un exemple y relatif est donné par Oskar Schindler dans *La Liste de Schindler* de Thomas Keneally (roman ayant inspiré le célèbre film de Steven Spielberg portant le même titre). Pour ce personnage principal de Keneally, protéger les Juifs en voie d'être exterminés est un noble devoir.

L'intrigue se déroule à Cracovie en Pologne, en 1943. Oskar Schindler, industriel allemand, est venu dans cette ville en emboîtant le pas à l'armée nazie et a vite fait de prospérer grâce à ses amis SS, en fabriquant de la vaisselle émaillée. Eprouvant un crève-cœur de voir les Juifs quotidiennement spoliés et séquestrés, il prend la ferme résolution de les sauver de l'extermination, en les gardant à travailler dans son entreprise. Pour y parvenir, il corrompt fréquemment Amon Goeth, commandant du camp de travaux forcés de Plaszow, situé à proximité du camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau. Ainsi, grâce au courage de ce personnage au cœur débonnaire, l'environnement est magistralement protégé, c'est-à-dire une liste de Juifs échappe à

¹²⁴ André Neher, *L'identité juive*, Paris, Payot, 2007, p. 100, 104.

¹²⁵ Yosef Gorny, *Entre Auschwitz et Jérusalem: Shoah, sionisme et identité juive*, Tel Aviv, Editions Am Oved, 2003, p. 173.

la mort. Le narrateur de Keneally dit à son propos : « En quelques mois, Oskar engagea quelque cent cinquante employés juifs. L'usine (...) devenait un refuge. »¹²⁶

Pour avoir pris Schindler comme un être de chair et de sang en lieu et place d'un personnage imaginaire ; en d'autres termes, ayant probablement perdu de vue que ce dernier n'existe que dans le seul cadre de la fiction et qu'il n'est qu'un référent textuel habillé par le romancier, certains Israéliens le prennent pour un modèle souverain de "Philosémitisme" à tel point que pour immortaliser sa philanthropie, aujourd'hui, un arbre à Jérusalem porte son nom.

En dépit de la psychose du régime hitlérien, gouvernement qui encourage une flambée d'antisémitisme violent et qui présente les Juifs comme des apatrides, des envahisseurs malfaisants, mercantiles, belliqueux, assoiffés de pouvoir, fauteurs de troubles, hypocrites, bourgeois puis révolutionnaires, il faut avoir des principes religieux, surtout chrétiens, pour faire d'un Juif un ami et dans le même temps lui témoigner de l'hospitalité. C'est ainsi que dans plusieurs romans, les Juifs trouvent davantage leur oasis ou havre de paix auprès des personnages chrétiens. Les extraits des trois romans suivants le confirment :

« Ne perds pas espoir, ma chérie. Les prêtres, les pasteurs, les organisations juives sont tous liés. Et l'abbé Glasberg et l'équipe d'"Amitié chrétienne" tentent de rassembler diverses organisations d'aide aux réfugiés juifs. Ils organisent des évasions, des fuites, des planques. Pourvu que les Allemands n'arrêtent pas les dirigeants ! »¹²⁷

« Dans le couvent des Dames de Sion, les caves regorgent de juifs. Les matelas jetés à terre tiennent lieu de couchettes, de parloirs, de réfectoires. »¹²⁸

« Mes amis juifs [Les Lianka] étaient employés chez Weiss. Une famille chrétienne les a cachés au risque de sa vie. »¹²⁹

Quelques personnages, sans être nécessairement religieux, usent de leur humanisme pour sécuriser les Juifs. La famille Arnoux dans *Quand les loups rôdent* de Joseph Joffo par exemple trouve du réconfort pendant la Shoah grâce à certains voisins aimables comme Raymond. Dans le dessein de protéger ses voisins juifs, ce protagoniste apporte l'information suivante à l'un d'eux :

¹²⁶ Thomas Keneally, *La Liste de Schindler*, Paris, Robert Laffont, 1984, p. 88.

¹²⁷ Nine Moati, *La Passagère sans étoile*, Paris, Le Seuil, 1989, p. 243.

¹²⁸ Myriam Antaki, *Les Versets du pardon*, Damas, Actes sud, 1999, p. 67.

¹²⁹ Élie Wiesel, *L'Oublié*, Paris, Le Seuil, 1989, p. 188.

« J'étais venu pour te dire de faire attention. Ton nom circulait dans la kommandantur. L'autre matin, en livrant mon pain là-bas, j'ai surpris une conversation entre deux Français au service de la Wehrmacht. Il était question d'effectuer une perquisition chez toi. J'ai donc fait un [tour ici] pour te prévenir. »¹³⁰

Qui plus est, quand les Arnoux sont restés terrés chez eux pour ne pas être déportés par les hitlériens, ils ont été largement secourus par la mère Vintard, une Alsacienne. Le dernier-né de cette famille se rappelle le sang-froid et la constance de cette Philosémite ou protectrice de l'environnement en ces termes :

« Nous la retrouvions chaque midi et chaque soir, aux heures des repas, car elle n'était nullement inquiétée par les Allemands. Elle nous apportait des plats (...) À la fin du repas, elle s'éclipsait. Il en était ainsi chaque jour. »¹³¹

À la vérité, pendant la Shoah, il n'est pas exclu, comme le clarifie *Le Livre brisé* de Serge Doubrovsky, qu'une « famille juive soit cachée, voire sauvée par l'extraordinaire dévouement d'une famille française »¹³² ; mieux, comme le renchérit le roman *Les Filles de calvaire* de Pierre Combescot, « alors que la Gestapo aidée par des policiers français rafflait les juifs, il y a aussi des gens qui cachent des familles juives dans leur cour prenant de grands risques. »¹³³

D'ailleurs, selon certains personnages juifs, l'erreur serait de croire que tous les SS ne sont que des êtres violents ou inhumains pendant la Shoah. À ce sujet, dans *Noir Tango* de Régine Deforges, Daniel dont la mère et les sœurs avaient disparu au camp pour femmes de Ravensbrück, s'inscrit en faux contre l'héroïne Sarah qui promulgue que tous les Allemands sont antisémites :

« Je ne crois pas à la responsabilité collective du peuple allemand. Personnellement, je peux témoigner de soldats SS ayant eu un comportement humain envers les détenus juifs.

-Ils ne devaient pas être nombreux, l'interrompt Sarah avec un ricanement mauvais. »¹³⁴

Les Bienveillantes, roman de Jonathan Littell, fait état d'un récit presque similaire qui se rapporte à un Philosémite responsable SS, « Berück von Roques qui avait infligé soixante jours d'arrêt, pour insubordination, aux soldats qui tiraient sur des Juifs de

¹³⁰ Johan Bourret, *Quand les loups rôdent*, Paris, Archipel, 1999, p. 34, 35.

¹³¹ Ibidem, p. 40.

¹³² Serge Doubrovsky, *Le Livre brisé*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1989, p. 260.

¹³³ Pierre Combescot, *Les Filles du calvaire*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1991, p. 234.

¹³⁴ Régine Deforges, *Noir Tango (1945-1947)*, Paris, Ramsay, 1991, p.55.

leur propre initiative (...) puis avait fait écoper six mois de prison à un sous-officier pour le meurtre d'une vieille juive. »¹³⁵

Dans la même perspective, *La Nuit* d'Elie Wiesel traite du philosémitisme des Kapos (pourtant tristement célèbres pour leur animosité) envers les Juifs. Sur ce, voici comment l'un d'eux avertit les Juifs de son baraquement à la faveur de l'obscurité pour leur permettre de résister à la Shoah :

« Camarades, vous vous trouvez au camp de concentration d'Auschwitz. Une longue route de souffrances vous attend. Mais ne perdez pas courage (...) Nous verrons tous le jour de la libération. Ayez confiance en la vie, mille fois confiance. Chassez le désespoir et vous éloignerez de vous la mort. L'enfer ne dure pas éternellement. Et maintenant, une prière, plutôt un conseil : que la camaraderie règne parmi vous... [Vous êtes] tous des frères et subissez le même sort. Au-dessus de vos têtes flotte la même fumée. Aidez-vous les uns les autres. C'est le seul moyen de survivre. Assez parler, vous êtes fatigués. Ecoutez : vous êtes dans le bloc 17 ; je suis le responsable de l'ordre ici ; chacun peut venir me voir s'il a à se plaindre de quelqu'un. C'est tout. Allez dormir. Deux personnes par lit. Bonne nuit. »¹³⁶

Ces paroles, rarissimes à entendre dans un camp de concentration, sont restées pour le héros juif de Wiesel comme une eau rafraîchissante donnée en temps opportun à une âme fatiguée et ayant grandement soif. En conséquence, ses codétenus et lui ont eu un sommeil réparateur, car « c'étaient les premières paroles humaines depuis que nous étions à Auschwitz. Dès que nous eûmes grimpé sur nos lits, un lourd sommeil nous assaillit. »¹³⁷

Le bienveillant Kapo que nous venons de citer n'est pas le seul. Un autre protagoniste de *La Nuit* souligne la mansuétude et l'altruisme d'un chef des Kapos du camp de Buna, non loin d'Auschwitz :

« L'Oberkapo du 52^e commando des câbles était un Hollandais : un géant, dépassant deux mètres. Sept cents détenus travaillaient sous ses ordres et tous l'aimaient comme un frère. Jamais personne n'avait reçu une gifle de sa main, une injure de sa bouche (...) Un jour, il refusa de livrer certains Juifs pour qu'ils soient décapités] par La Gestapo. L'Oberkapo fut arrêté sur-le-champ. Il fut torturé des semaines durant, par les S.S., mais en vain. Il ne

¹³⁵ Jonathan Littell, *Les Bienveillantes*, Paris, Gallimard, 2006, p.98.

¹³⁶ Elie Wiesel, *La Nuit*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 52.

¹³⁷ Ibidem, p. 52.

livra aucun nom. Il fut transféré à Auschwitz. On n'entendit plus parler de lui »¹³⁸.

S'il est évident que cet Oberkapo hollandais préfère livrer sa vie au bénéfice de celle des détenus, le roman des camps dévoile par le biais de ce sacrifice rédempteur que, même dans l'enfer des camps, il y a quelquefois voire toujours des "Ange de la Vie". Cette perception trouve également sa justesse dans *Noir Tango* au travers de ce qui est advenu à Sarah au camp de Ravensbrück. Une de ses codétenues révèle qu'une fois, « parce que Juive, la horde grondante des détenues s'était refermée sur elle. Elle n'avait dû son salut qu'à l'intervention des Kapos »¹³⁹.

Quelqu'un pour quelqu'un de Patrick Segal évoque un "Juste ou Philosémite", spécifiquement un prêtre, qui projette faire "le bon Samaritain" auprès des Juifs. Malheureusement, ses intentions n'ont pas de suite pratique. Un personnage atteste à son sujet :

« Nous avons un prêtre avec nous à la forteresse de Colditz. Il avait demandé à aller habiter avec les juifs pour partager leurs conditions les plus dures. Les juifs, quand cessera-t-on de parler d'eux ? Marmonna le curé »¹⁴⁰.

Etant donné qu'« être Juste c'est transmuter le Mal en Bien », pour réitérer la perception d'André Neher, *Rue du parfait silence* d'André Mure est l'un de rares romans qui souligne le refus catégorique de nombreux non Juifs d'acheter les biens juifs. Dans ce chef-d'œuvre qui a pour théâtre la ville de Lyon – considérée comme la capitale de la Résistance –, des voleurs nazis et vichyssois essaient de se débarrasser promptement des marchandises dérobées ou pris dans des établissements et des appartements juifs, afin d'en tirer de grands profits puis de ne pas être pris en possession de pièces à conviction. À cette fin, ils vendent ces biens volés à des prix bas de gamme pour que tout acheteur les accepte avec empressement.

Or, beaucoup de Lyonnais prennent la ferme résolution de refréner toute tentation d'acheter – même à bas prix – des articles qui sont de toute évidence confisqués aux Juifs. Le héros d'André Mure, catégoriquement résolu à ne pas acheter tout objet de notoriété publique obtenu de manière illicite, prend ici la parole au nom de tous ses confrères "Philosémites" :

¹³⁸ Ibidem, p. 72, 73.

¹³⁹ Régine Deforges, op. cit., p. 27.

¹⁴⁰ Patrick Segal, *Quelqu'un pour quelqu'un*, Paris, Flammarion, 1985, p. 86.

« À Lyon, pendant le conflit, chacun protégeait son juif, et l'on n'avait évidemment pas participé à l'achat des biens israélites mis en adjudication.

Pourquoi se mouiller dans des coups pareils ? (...) Pas question ! »¹⁴¹

En guise de précision, dans certains romans concentrationnaires, même lorsqu'ils sont menacés, arrêtés, torturés puis projetés d'être tués par les hitlériens, les "Justes ou Philosémites" maintiennent leur politique environnementale de protection des Juifs.

I-2-Menaces contre les "Philosémites"

Dans un environnement au sein duquel la ferveur nazie est à son comble, toute personne ayant des liens avec un ou des Juifs est affreusement menacée. Journallement, la vie de tels personnages ne fait que prendre une tonalité amère. Les antisémites sont fréquemment aux trousses des familles censées cacher la racaille qu'ils cherchent. Deux romans insistent largement sur les pressions subtiles exercées par les hitlériens envers certains "Justes". Voici un entretien rapporté par l'un d'eux, notamment *Le Petit garçon* de Philippe Labro :

« - Vous avez chez vous une femme du nom de Dora Kümmer ; étrangère et israélite. Elle est convoquée à la mairie pour une vérification d'identité.

Qu'elle prépare un sac et du linge pour la nuit.

- Nous n'avons personne de ce nom ici, dit ma mère.

- Madame, nous savons de quoi nous parlons ...

- Qui êtes-vous, messieurs ?, demande ma mère,

- Nous sommes la police ...

- Madame, allez donc chercher cette femme, on ne vous embêtera pas plus longtemps...

- Vous ne m'embêtez pas du tout, mais nous n'avons personne d'autre ici que les membres de notre famille. »¹⁴²

Pensif et anxieux, le chef de la Gestapo convie la mère du narrateur à lui indiquer si son mari était bien dans l'appartenant. La réponse affirmative de la dame, suivie de la présence du monsieur devant l'officier hitlérien, ont abouti à la conservation suivante durant laquelle le protecteur de la Juive garde son aplomb pour ne pas se laisser prendre :

¹⁴¹ André Mure, *Rue du parfait silence*, Paris, Table Ronde, 1991, p. 39.

¹⁴² Philippe Labro, *Le Petit garçon*, Paris, Gallimard, 1990, p. 160, 161.

« - Nous avons déjà dit à madame votre épouse : un sac et du linge pour la nuit. Ça suffira. Présentez-nous donc cette Dora Kümmer, la juive qui vit clandestinement chez vous ...

- (...) Nous ne cachons personne ici. »¹⁴³

Fourbus devant la fermeté de cette famille, les deux S.S. rebroussement chemin tout en promettant revenir bien plus tard. Pour ne pas tomber dans le prochain traquenard, la famille du “petit garçon” « sans attendre, décida de faire définitivement partir dans l’heure Dora Kümmer (...), car elle redoutait ce qu’elle appelait un coup à retardement. »¹⁴⁴

Un autre roman qui relate un récit semblable est *Des Enfants dans les arbres* de Roger Boussinot. Dans celui-ci, il s’agit d’une française (Marie-Henriette Maïs) qui prend l’engagement d’héberger des enfants juifs dans une petite forêt pour que les nazis ne les déportent ni ne les exterminent. Malgré sa bonne volonté d’assurer la survie de ces bambins, les agents vichyssois sous commande de la Gestapo l’embêtent plus d’une fois par leurs multiples perquisitions “aux Gahets”. Témoin cet extrait :

« - Madame Maïs, nous n’avons rien contre vous personnellement (...) Combien avez-vous d’enfants juifs, en ce moment ? Ne me dites pas qu’ils sont tous juifs, je ne vous croirais pas. Donnez-moi seulement une dizaine de noms, nous verrons ensuite ce que nous ferons. Il ne s’agit pas de leur faire du mal : le but est seulement de regrouper les familles, de rendre ces enfants à leurs parents ou grands-parents (...) Donnez-moi seulement les noms des enfants juifs...

- J’ai quarante-cinq enfants (...) Je n’ai pas d’enfants juifs. Je n’ai jamais vu d’enfant juif. Je ne sais pas ce que c’est, un enfant juif...

- Madame Maïs, j’ai peur que vous ne soyez en train de commettre une erreur très grave... »¹⁴⁵

Effectivement, c’était une erreur très grave que de garder ou de protéger des Juifs sous les régimes nazi et vichyssois. Malgré ces menaces, Mme Maïs a refusé de livrer à la gestapo des enfants juifs se trouvant sous sa protection et a préféré se faire arrêter. Du reste, si les deux personnages Philosémites mentionnés sont tout simplement arrêtés, voire emprisonnés ; il y a bien d’autres qui, en agissant comme eux, subissent des tortures de la part des antisémites.

¹⁴³ Ibidem, p. 165.

¹⁴⁴ Ibidem, p. 215.

¹⁴⁵ Roger Boussinot, *Des Enfants dans les arbres*, Paris, Robert Laffont, 1985, p. 147-149.

I-3- Tortures des “Justes”

Quant à ce sous-titre, nous n'allons prendre que deux exemples romanesques. Sur ce, le roman *Les Amours égarées* de Zoé Oldenbourg dépeint des soldats nazis sans compassion devant des Philosémites qu'ils font « cracher du sang ; dont Mme X. âgée de quatre-vingt-dix ans (...) et Mme Z. enceinte de huit mois prise avec ses cinq enfants dont l'aîné avait sept ans. »¹⁴⁶

De la même manière qu'on assène des coups de gourdin à un cochon avant de l'égorger pour le manger ou le vendre, de même dans *Des Enfants dans les arbres*, « les cent cinquante hommes de la Gestapo tapèrent cruellement Marie-Henriette Maïs (...) Elle reçut [des] coups de crosse à la tempe, et ce fut le chef lui-même qui la jeta ainsi à genoux (...) Après trois jours passés dans une cave, on la jeta, sans même un interrogatoire, dans l'une des cellules du quartier allemand. »¹⁴⁷ Expliquant le pourquoi des persécutions dont cette Juste est l'objet, un SS, le Befehlshaber Kröll, soutient qu'elle « était coupable d'avoir "hébergé des enfants juifs" : une aussi vague humanité (...) et elle se trouvait déjà dans un wagon à bestiaux parti de Drancy pour Auschwitz. »¹⁴⁸

Au sein du corpus, l'hostilité rencontrée par les protecteurs des Juifs pendant la Shoah fait que certains antisémites usent de leur force pour non seulement les torturer, mais aussi et surtout pour les tuer tout bonnement.

I-4- Meurtres des “Justes”

La plupart des "Justes ou Philosémites" ne restent pas en vie dès qu'ils sont connus ou dénoncés par leurs voisins. D'ordinaire, les émeutiers antisémites les exterminent sans vergogne pour plaire à la majorité ou à l'idéologie d'alors. Il est courant, comme l'explique le roman *Le Livre de Juste* de Lucette Desvignes, qu'à cette époque trouble, « les indésirables, c'est-à-dire juifs ou défenseurs des juifs (...) étaient envoyés dans des camps de travail où on les faisait mourir d'épuisement ou de faim, ou dans des laboratoires pour des expériences de cauchemar, ou dans des fours à gaz. »¹⁴⁹

Comme pour corroborer ce qui précède, le héros de *La Pompéi* de René-Victor Pilhes raconte avoir assisté, au cours de la même période, à l'exécution sommaire « le dos

¹⁴⁶ Zoé Oldenbourg, *Les Amours égarées*, Paris, Gallimard, 1987, p. 97.

¹⁴⁷ Roger Boussinot, op. cit., p. 243, 244.

¹⁴⁸ Ibidem, p. 244.

¹⁴⁹ Lucette Desvignes, *Le Livre de Juste*, Paris, Mazarine, 1986, p. 571.

collé contre un mur, de deux accusés par la Gestapo d'avoir passé des juifs en Espagne, en provenance de l'Allemagne. »¹⁵⁰

Se passant quelquefois pour des chèvres qui dirigent au milieu des brebis, les hitlériens et leurs sbires ne témoignent aucune compassion, n'éprouvent aucunement de l'empathie envers toute personne reconnue avoir caché des Juifs, même un estropié. Cette argumentation se justifie à la lumière de ce qui est arrivé au père de Maria, héroïne du roman de Robert Sabatier *La Souris verte*. Sans tenir compte du fait que Maria von Mürner est auxiliaire féminine de la Wehrmacht (l'armée allemande), les SS tuent froidement son père pour la cause qu'évoque ici le narrateur :

« Le père de Maria von Mürner avait caché dans sa propriété deux jeunes juifs. Ces derniers découverts, il avait été arraché à son fauteuil de paralytique pour être fusillé. »¹⁵¹

Quand ils le veulent, les nazis font usage de la pendaison pour torturer les "Philosémites" avant qu'ils ne meurent. C'est de la sorte qu'ils font mourir Anna Egorovna dans *Sable lourd*. En effet, « dénoncée, Anna avait été arrêtée (...) et pendue publiquement ; on lui avait accroché autour du cou une planchette portant ces mots : "Elle a protégé un youpin", c'est-à-dire un Juif. »¹⁵²

Pour ne pas attirer sur eux l'ostracisme des autres régimes politiques, les soldats nazis éliminent parfois de façon sournoise les "Justes", surtout quand il s'agit des autorités diplomatiques éminentes. Marc Lambron dans *L'Œil du silence* révèle cette facette insolite du meurtre de certains protecteurs des Juifs, en se fondant à ce qui est arrivé « au diplomate suédois, Raoul Wallenberg (...) qui avait sauvé des milliers de juifs pendant le conflit et depuis le mois de mars, les hitlériens l'avait fait disparaître pour cela. »¹⁵³

Nous avons largement mis à nu les persécutions subies par les "Justes" lors de la Shoah. Oui, avec l'aide du corpus, nous avons fait état de nombreux exemples où tous ceux qui aident les Juifs pour qu'ils ne soient pas exterminés restent en fin de compte menacés, arrêtés, torturés ou exécutés. En fin de compte, les "Justes ou Philosémites" ont pour crédo la protection des Juifs, quel que soit le sort qui peut leur être réservé. C'est pour eux une noble manière de contribuer à la sauvegarde de l'environnement. Si telle est leur politique environnementale, celle des "Juifs-Durs ou Hassidim" va dans le même sens bien qu'ayant une connotation un peu singulière.

¹⁵⁰ René-Victor Pilhes, *La Pompéi*, Paris, Albin Michel, 1985, p. 98, 99.

¹⁵¹ Robert Sabatier, *La Souris verte*, Paris, Albin Michel, 1990, p. 240.

¹⁵² Anatoli Rybakov, *Sable lourd*, Paris, Arthème Fayard, 1988, p. 268, 269.

¹⁵³ Marc Lambron, *L'œil du silence*, Paris, Flammarion, 1993, p. 329.

II - La politique environnementale des "Juifs-Durs ou Hassidim"

Hassidim est le pluriel de l'hébreu "hassid" qui désigne un homme pieux, un Juif qui ne peut aucunement livrer son frère de sang aux oppresseurs, parce qu'ayant une foi inébranlable en Dieu et en ses convictions.¹⁵⁴ Un hassid garde sa piété et ses secrets même lorsqu'il est très persécuté. Selon Jacques Gutwirth dans un article intitulé "Hassidim et judaïcité à Montréal", « un authentique *housset* ou *hassid* (sing. de hassidim) ne masque jamais son identité de protecteur de son frère de sang, même devant la souffrance ou la mort. Il se passe toujours pour un piétiste extrême. »¹⁵⁵

Le Patriarche de Chaim Bermant les nomme « heimische Yid »¹⁵⁶ ou vrais Juifs, du fait qu'ils affichent nettement leur judéité devant les hitlériens et clament notoirement leurs origines juives devant tout antisémite. Dans *Tout juif or not tout juif* de Lionel Chouchon, ils sont appelés « Juifs-Durs »¹⁵⁷. En effet, comme l'explique le héros de ce roman :

« "Les Juifs-Durs" sont vraiment persuadés d'appartenir à la race des élus et même, au sein de ladite race, d'être plus élus que les autres. Il vaut mieux leur donner cents balles que [de leur refuser leur judéité]. Ils sont plus croyants que les autres et garants des traditions (...) Pour les " Juifs-Durs ", Juif est un état qu'en tout état de cause il est malaisé de vouloir abandonner aux vestiaires. »¹⁵⁸

S'il est vrai que l'expression "Juifs-Durs" ne se trouve que dans le roman de Chouchon, les agissements de quelques personnages Juifs devant des SS appuient qu'ils le sont. En effet, dans les camps hitlériens, il y a des "Juifs-Durs ou Hassidim" qui préfèrent être persécutés voire tués en refusant de livrer leurs frères juifs. Pour eux, il est hors de question de pactiser avec les nazis quelles que soient les tortures que ces derniers vont leur infliger. C'est le cas d'un patriarche dans *L'Oublié* d'Elie Wiesel. La scène suivante racontée par Malkiel le héros de ce roman se passe en avril 1944 dans le ghetto de Varsovie, en Pologne :

« Les Allemands convoquèrent le vieux Rosenbaum et le nommèrent Ancien des Juifs. Il refusa le poste (...) On le battit jusqu'à ce qu'il perde connaissance. On le ranima avec de l'eau froide. "Alors, tu acceptes ? " Il

¹⁵⁴ Daniel Lindenberg, *Figures d'Israël : l'identité juive en question*, Paris, Hachette, 1997, p. 124.

¹⁵⁵ Jacques Gutwirth, "Hassidim et judaïcité à Montréal", *Recherches sociographiques*, Vol. 14, N° 3, 1973, p. 302.

¹⁵⁶ Chaim Bermant, *Le Patriarche*, Paris, Baland, 1982, p. 246.

¹⁵⁷ Lionel Chouchon, op. cit., p. 46.

¹⁵⁸ Ibidem, pp. 47, 51.

maintint son refus. Les tortionnaires recommencèrent. Même résultat. Au matin, les Allemands firent venir le grand rabbin et d'autres notables (...) : "Sois notre porte-parole auprès des autorités allemandes ; si tu refuses, elles sont capables de nommer un vaurien..." Grand-père Malkiel se laissa convaincre. »¹⁵⁹

La suite du récit montre que le patriarche assume avec sobriété sa mission de médiateur. Il réconcilie avec justice et perspicacité les deux parties fréquemment en désaccord. Toutefois, s'il accepte le statut de porte-parole, il s'abstient d'abandonner celui de Juif-Dur ou d'authentique hassid et cette attitude lui coûte la vie. Voici d'ailleurs comment est survenue sa mort racontée par le même personnage principal de ce roman :

« Un matin, l'Ancien des Juifs fut convoqué à la Kommandantur. Un officier S.S. de l'équipe d'Eichmann lui annonça la nouvelle : (...) "Vous allez me remettre une liste de dix noms. Dix personnalités juives (...) pour qu'elles nous servent d'otages (...)" Il refusa et dit de revenir le soir (...)

Le soir, il remit à l'officier S.S. une feuille pliée en deux. Celui-ci l'ouvrit et lut le nom de l'Ancien dix fois écrit. Figé, il réfléchit, (...) le frappa jusqu'à ce que sa victime tombe par terre : " Espèce de porc, lui dit alors l'officier en lui écrasant la bouche avec son talon (...) Tu vas mourir dix fois." (...) Il était méconnaissable (...) Lorsque l'officier lui logea une balle dans la tête, c'est un mort qu'il assassina. Pour effrayer le ghetto, il lui rendit le cadavre. On l'enterra le soir même. »¹⁶⁰

Or, selon la littérature mystique juive postérieure communément appelée la Kabbale, mourir de la sorte, c'est-à-dire sans être renégat, sans trahir ses frères de sang, c'est la meilleure mort qui soit ; c'est une mort honorable, une mort digne d'un Housset, parce que la victime serait inhumée dans une tombe valeureuse et particulière¹⁶¹. Ce qui est d'autant approprié et en accord avec le canevas de *L'Oublié* étant donné que, comme le conclut le héros de Wiesel, « plus tard, les Juifs du ghetto hochaient la tête en disant : "Eh oui, il a eu de la chance ; il se repose dans sa propre tombe." »¹⁶²

En clair, vu que pendant la Shoah « pour bien des juifs "l'être" ou "ne pas l'être" est la grande affaire de leur vie »¹⁶³ – selon les héros déjà cité de *Tout juif or not tout juif* ; certains d'entre eux acceptent volontiers l'insigne privilège d'être "Juifs-Durs ou

¹⁵⁹ Élie Wiesel, *L'Oublié*, op. cit., p. 112, 113.

¹⁶⁰ Ibidem, p. 114, 115.

¹⁶¹ Cf. Martin Buber, *Les Récits hassidiques*, Paris, Robert Laffont, 1997, p. 223.

¹⁶² Élie Wiesel, *L'Oublié*, op. cit., p. 115.

¹⁶³ Lionel Chouchon, op. cit., p. 75.

Hassidim", car être humilié ou mourir avec un tel statut revient à surabondamment contribuer à la protection de l'environnement, en d'autres termes de l'homme.

Conclusion

En somme, lorsque le roman des camps met en exergue la protection de l'environnement, il recourt ordinairement à la protection de l'être humain, notamment du Juif par les "Justes ou Philosémites" (personnages non juifs qui s'attellent à protéger les Juifs peu avant et pendant la Shoah) et les "Juifs-Durs ou Hassidim" (personnages exclusivement juifs qui s'adonnent à ne jamais trahir d'autres Juifs susceptibles d'être exterminés par les nazis ou les antisémites dans leur ensemble).

Bibliographie

- Antaki, Myriam, *Les Versets du pardon*, Damas, Actes sud, 1999.
- Bermant, Chaim, *Le Patriarche*, Paris, Balland, 1982.
- Bourret, Johan, *Quand les loups rôdent*, Paris, Archipel, 1999.
- Boussinot, Roger, *Des Enfants dans les arbres*, Paris, Robert Laffont, 1985.
- Buber, Martin, *Les Récits hassidiques*, Paris, Robert Laffont, 1997.
- Chouchon, Lionel, *Tout juif or not tout juif*, Paris, Albin Michel, 1987.
- Combescot, Pierre, *Les Filles du calvaire*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1991.
- Deforges, Régine, *Noir Tango (1945-1947)*, Paris, Ramsay, 1991.
- Desvignes, Lucette, *Le Livre de Juste*, Paris, Mazarine, 1986.
- Doubrovsky, Serge, *Le Livre brisé*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1989.
- Dumond, Claude, *La Shoah : notre société en question*, Saint-Amand-Montrond, PEMF, 2005.
- Gorny, Yosef, *Entre Auschwitz et Jérusalem: Shoah, sionisme et identité juive*, Tel Aviv, Am Oved, 2003.
- Gutwirth, Jacques, "Hassidim et judaïcité à Montréal", *Recherches sociographiques*, Vol. 14, N° 3, 1973.
- Joffo, Joseph, *Un Sac de billes, Un Sac de billes*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1994.
- Keneally, Thomas, *La Liste de Schindler*, Paris, Robert Laffont, 1984.
- Korkaz, Sylvie, *Ma Jolie Palestine*, Paris, Denoël, 1972.
- Labro, Philippe, *Le Petit garçon*, Paris, Gallimard, 1990.
- Lambron, Marc, *L'œil du silence*, Paris, Flammarion, 1993.
- Lindenberg, Daniel, *Figures d'Israël : l'identité juive en question*, Paris, Hachette, 1997.

Littell, Jonathan *Les Bienveillantes*, Paris, Gallimard, 2006.
Moati, Nine, *La Passagère sans étoile*, Paris, Le Seuil, 1989.
Mure, André, 1991, *Rue du parfait silence*, Paris, Table Ronde, 1991.
Neher, André, *L'identité juive*, Payot, Paris, 2007.
Oldenbourg, Zoé, *Les Amours égarées*, Paris, Gallimard, 1987.
Pilhes, René-Victor, *La Pompéi*, Paris, Albin Michel, 1985.
Rybakov, Anatoli, *Sable lourd*, Paris, Arthème Fayard, 1988.
Sabatier, Robert, *La Souris verte*, Paris, Albin Michel, 1990.
Segal, Patrick, *Quelqu'un pour quelqu'un*, Paris, Flammarion, 1985.
Wiesel, Elie, *L'Oublié*, Paris, Le Seuil, 1989.
Wiesel, Elie, *La Nuit*, Paris, Le Seuil, 1981.